

raff qu'il est d'une famille où on rencontre bonne et vénérable compagnie; il a rencontré un vieillard, trois fois respectable, un homme qui a cherché le repos et le bonheur dans la solitude et les travaux de la pénitence, qui a laissé le monde où il pouvait brûler pour s'ensevelir dans un cloître austère et silencieux, et qui ne sera assis alors quelques instants sur la scène que pour y plaider la cause de pauvres et sublimes recluses, manquant et de gîte et surtout d'un confesseur convenable pour prier Dieu et conjurer ses colères en faveur d'un monde si frivole et souvent si coupable: le R. P. André Hawkins s'était fait trappiste de bonne heure et dès qu'il avait compris, comme il le dit lui-même, que "la mort est le vrai but de la vie" bien mourir, c'est tout l'homme, en effet.

M. Lafond fut donc charmé par le moine cistercien, il goûta ses paroles, se plut à ses entretiens, se fit son guide et son introducteur auprès du monde élégant et riche de Paris; et sans doute, lorsqu'un milieu des agitations de 1848, il se décida à son voyage en plutôt à son pèlerinage en Angleterre, c'est qu'il espérait trouver là, dans la visite des trappes de ce pays, quelque chose de calme et de cette paix qui débordait du cœur du P. André et qu'on ne retrouvait plus parai nous.

M. Lafond nous raconte son excursion sur la terre étrangère: Il y visita d'abord Slindon-House, l'un des plus beaux manoirs catholiques de l'Angleterre après Waidour-Castle, qui appartient à lord Arundel, que l'Irlande vient de renvoyer si glorieusement à la Chambre des Communes, et Lulleworth-Castle, habitation vraiment royale de la famille Weld, qui y a reçu Charles X en 1830, accoutumée qu'elle est à recevoir les rois dans leur bonne et dans leur mauvaise fortune; qui, la première, a rappelé en Angleterre les fils de saint Ignace, auxquels elle a abandonné un de ses vastes domaines, qui a vu s'élever aussi, avec ses secours, sur ses terres, une abbaye de Trappistes, noble et chrétienne famille! Je ne lis pas son nom dans un livre, je ne l'écris pas sans m'arrêter et m'attendre; je me rappelle ce vertueux cardinal Weld, le digne frère du châtelain de Lulleworth, que j'ai connu si tendre père, puis prêtre, puis portant si dignement la pourpre; je me rappelle ses nobles vœux, qui continuent et que génération héroïquement chrétienne, et je remercie Dieu de m'avoir fait rencontrer en mon pèlerinage terrestre des hommes dont les noms seront glorieusement mêlés à l'histoire de la résurrection catholique de l'Angleterre.

M. Lafond, dans la suite de son voyage, après Slindon-House, a visité Lulleworth; il faut lire la description qu'il en fait et les pensées que ce noble séjour lui inspire.

Mais Stapp-Hill, couvent de trappistes, fondé par nos français, Mme Rosalie de Chabannes, qui en a été supérieure pendant plus de quarante ans et qui n'est morte qu'en 1841, était surtout le but du pèlerinage de M. Lafond; Stapp-Hill, c'était la pauvre abbaye pour laquelle quérait en France le P. André; il en avait beaucoup et longuement parlé à son jeune ami; celui-ci trouva combien était justifié l'intérêt du religieux trappiste; il vit quelle édification donnait cette maison, autour de laquelle s'était déjà formée une paroisse tout entière, et de quels besoins elle était travaillée.

De Stapp-Hill, M. Lafond nous conduit avec lui au mont Saint-Bernard, autre couvent de la Trappe, formé des débris de la célèbre abbaye de Meilleraye, au diocèse de Nantes, dispersée sous le souffle intolérant de 1830; c'est à un autre frère chrétien, M. Phillips, qui dans sa foi toute la fermeté d'un vieux catholique et toute l'aide d'un converti, qu'on doit la fondation de cette autre retraite.

Mais ici M. Lafond apprend les événements de juin 1848; il fut trompé sa course de touriste religieux et revint auprès des siens, vers lesquels il accourut plein de noirs pressentiments; il les trouve, en effet, dans la douleur et les larmes.

Les observations piquantes qui suivent ce trop court récit, mille allusions historiques, les pensées graves et religieuses auxquelles s'élève son auteur, une belle dissertation sur les arts en Angleterre, surtout la renaissance catholique de l'île des Saints, tout cela fait de

livre de M. Lafond un livre vraiment intéressant et utile, un livre qu'on ne quitte pas sans l'achever, quand on a commencé à le lire, un livre qui, de la part de tout autre, mais surtout dans la position de celui qui l'a écrit, est autre chose qu'une publication ordinaire, c'est une profession de foi, un bon exemple, une bonne œuvre; ce qui n'a rien à son mérite littéraire.

BAILLY. (l'Univers.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 5 DECEMBRE 1851.

PREMIERE PAGE:—Missions Catholiques au Tong-King.—Marie Thérèse de France.—Bibliographie.

FACILETON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLIQUES:—1793—1848.—Seconde partie, 1848.—(Suite.)

Déjà nous nous sommes occupés sur le ton acerbe et virulent sur les agressions continuelles de certains fanatiques de la presse contre la population française, et nous leur avons plus d'une fois remontré l'extrême injustice de celle-ci envers la malveillance systématique de ses adversaires. L'histoire parlementaire et administrative de cette contrée dit aussi que les élections françaises ont fait preuve d'une disposition constante à ne recourir à l'action législative que dans la juste proportion de leurs droits sans jamais la faire tourner au détriment de leurs concitoyens d'origine et de politique différentes. Il y a bien certainement de cette contenance tout-à-fait digne des candidatures françaises l'acharnement d'une coterie qui a juré presque leur anéantissement politique et social. Mais, au point où en est venue l'hostilité de celle-ci contre ceux-là, la silence pour ces derniers serait une faute et l'apathie un malheur. Cette position qui leur est faite dans le Bas Canada est pire encore dans l'autre section de la province: pour les catholiques et généralement pour les canadiens-français qui l'habitent. Aussi devons-nous remarquer avec plaisir l'énergique décision prise par nos frères en religion du Haut-Canada de lutter courageusement contre la faction turbulente qui essaie de fonder son empire despotique par le double moyen de l'oppression religieuse et de l'inégalité politique dans les deux Canadas. L'Institut Catholique de Toronto a donné le premier ce bon exemple.

"Ce n'est que par l'union, dit sur le même sujet le Toronto Mirror, que nous aurons l'espoir de nous assurer une juste participation aux droits ainsi qu'aux privilèges que le système hautement estimé du gouvernement responsable possédé par notre pays peut raisonnablement conférer. La première et la plus importante des questions que nous ayons à considérer, c'est celle de l'éducation. "C'est vers ce point capital que nous voudrions principalement diriger votre attention. Certains partis font aujourd'hui dans le Haut-Canada un effort désespéré pour nous ravir jusqu'aux privilèges minimes et douteux que nous possédons en vertu de la loi actuelle des Ecoles Communales. Des conventicules intronisés d'eux-mêmes sont allés jusqu'à imposer à leurs candidats l'obligation de travailler à obtenir l'abrogation de la section 19 de l'acte qui confère aux catholiques et aux dissidents le droit, en certain cas, à l'établissement d'écoles séparées. Il est donc évident qu'aux yeux de certains politiques un pareil sacrifice octroi à même les dotations considérables affectées aux Ecoles de la Province est encore trop en notre faveur. Nous savons parfaitement que la portion vraiment éclairée et intelligente de la communauté consent volontiers à ce que nous ayons au moins les privilèges dont jouissent les Protestants du Bas-Canada, et nous sommes satisfaits d'annoter les opinions exprimées récemment sur ce sujet par des membres distingués du Gouvernement Impérial s'adressant à leurs concitoyens. Plusieurs cependant

se laissent égarer par les "braillements pharisaïques" de quelques éditeurs de journaux sans scrupule qui, en excitant les préjugés de leurs lecteurs par des contes ridicules sur "les usurpations de la papauté" et sur le fait que l'on doit approcher de tout autre de privilèges quelconques aux catholiques, conduisent à se frayer le chemin aux emplois et au pouvoir.

"Il est donc expédient, Frères Catholiques, de prendre une attitude et d'agir; car c'est de nos efforts que doit dépendre, sous le contrôle de la Providence divine, l'éducation de nos enfants; matière dont l'importance ne saurait être trop appréciée, puisqu'elle doit affecter le bien-être éternel aussi bien que temporel de générations à venir. Or, si nous ne nous unissons pas pour empêcher nos concitoyens de nous dépouiller du droit de posséder des biens par nos Corporations Ecclésiastiques, et de vouloir abolir tous titres et toute autorité quelconque. Est-ce que l'autorité de l'Eglise n'est point aussi nécessaire qu'elle l'est dans l'Etat? Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur ce point: ce n'est ni à des socialistes ni à des anarchistes que nous nous adressons."

Voici maintenant ce qu'a résolu le Catholic Institute de Toronto au sujet des écoles séparées:— "Attendu qu'une saine éducation religieuse est avant tout la meilleure sauvegarde de la liberté civile et la plus sûre garantie de progrès national, et que nous avons vu avec regret plusieurs collèges catholiques du Haut-Canada s'efforcer d'obtenir des Candidats qu'ils voulaient élire au Parlement, un engagement à s'opposer à l'éducation religieuse de notre jeunesse, et à nous imposer un système d'éducation contraire à nos principes, c'est, en conséquence, un devoir pour nous d'employer à propos tout moyen légal d'assurer un système d'éducation propre à amener la diffusion des connaissances utiles et le maintien d'un gouvernement bon et éclairé, qu'il soit résolu:—

"Qu'en vue des élections qui approchent, notre qualité de catholiques nous fait un devoir de n'appuyer que les candidats qui consentent à voter le présent bill des écoles de telle sorte que les catholiques et les protestants puissent avoir séparément des bureaux d'éducation, pour l'examen et l'admission de leurs instituteurs respectifs dans toutes les cités et villes incorporées, de la même manière et avec la même latitude que les écoles dissidentes du Bas-Canada; aussi à ce qu'il y ait droit à des écoles séparées dans les municipalités rurales, et qu'il soit mis de bonne foi empêchement à toute intervention soit directe ou indirecte touchant la croyance religieuse des élèves qui fréquentent les écoles communes dans toute la province!"

Le Montreal Witness nous ayant vu reproduire un article sur les ravages de la démocratie socialiste dans un département de la France, en infère que nous sommes obsédés de la crainte que le socialisme ne vienne à s'implanter en Amérique. Quelle conclusion! Il s'efforce en même temps de nous persuader que ce danger n'a pas l'apparence de fondement. Cela peut être en effet; mais pourquoi cette leçon qui ne nous est pas applicable? Selon nous, elle sert bien à prouver que de tous les journaux, le plus sourd à la remontrance est aussi le plus enclin à parler lorsqu'il ne le faut pas, comme à se taire lorsqu'il faudrait répondre.

Mais le Witness ne donne point de leçons qu'en même temps il ne calcule. A l'en croire, nous aurions insulté à l'hon. L. J. Papineau en lui reprochant le républicanisme rouge, le socialisme etc., par le motif qu'il chercherait à compromettre les droits du clergé de sa communion. De telles accusations contre M. Papineau ne sont jamais sorties de notre plume, et nous sommes loin de lui attribuer l'intention hostile que paraît lui supposer le Witness à l'égard du clergé catholique. Nous

laissent ce journal ajouter cette fausseté à mille autres pour l'édification de son public très croyant; nous lui rendons même assez bonne justice pour ne pas daigner faire ressortir le peu de genre osé que manifestent ses rédacteurs en se faisant les amis et les alliés d'un homme sous le prétexte qu'il avait trahi ou qu'il serait en position de trahir ses devoirs publics envers les intérêts religieux de ses concitoyens.

Bulletin Electoral de la Cité.

A cinq heures hier soir avait lieu la clôture des polls, et le dépouillement des voix mit bientôt en évidence les noms de M. J. Young et W. Badgley comme ceux des candidats élus à la majorité des suffrages. Les voix étaient ainsi divisées:—

Table with 2 columns: Candidate Name and Number of Votes. Includes M. Young (1345), La Roche (934), Badgley (1291), Devins (865), Papineau (1150), and Majority for M. Badgley (104).

Ce résultat anticipé par les ministériels, du moins quant à M. Papineau, surprit fort les démocrates et produisit dans leurs rangs l'effet d'une commotion électrique. L'élection de M. Papineau ne tendait à rien moins qu'à ramener tout-à-fait l'espoir du parti rouge; à rallier à sa cause bien des approbateurs que ce premier succès de leur chef eut entraînés, à rallier les tièdes et les indécis en un mot à servir de base peut-être à une organisation plus puissante qu'elle n'avait jamais été. L'événement est venu démentir la pièce et de sabaser les acteurs sur le prestige même du nom qu'ils avaient invoqué.

Les deux jours employés à cette élection ont en le calme des temps ordinaires, malgré les prévisions sinistres auxquelles ne prêtait que trop les éléments de l'agitacion électoral. Les autorités avaient senti le besoin de faire voter qu'il y avait dans la cité une population attachée aux principes d'ordre et un pouvoir supérieur à l'émeute. Les citoyens et les comités électoraux ont acquiescé d'eux-mêmes à ce désir, et la votation à tous les polls de la ville s'est effectuée sans empêchement, sans troubles et sans catastrophes. Les partis en fin se sont mesurés librement et avec toutes leurs forces; circonstance qui met bien en état de juger en cette occasion de la valeur et de la portée réelle du suffrage populaire, d'un côté, approuvé en échant M. Young la nouvelle administration dont il fait partie, et de l'autre, accepte M. Badgley en repoussant M. Papineau.

Il n'est pas douteux que le parti tory a presque totalement opéré le triomphe de M. Badgley, et qu'un parti canadien libéral est dû celui de M. Young. Le vaincu expliquera peut-être comment le parti de M. Badgley qui avait approuvé la candidature de M. Papineau, a favorisé le premier d'une majorité de 104 voix sur le second, et s'il y a dans la cause de ce démentement une infidélité réfléchie ou seulement une erreur de calcul. Ce fait, qui peut être un enseignement, importe peu même par ses résultats. On sait que l'attitude prise par M. Papineau dans les délibérations législatives du dernier parlement a différé peu de la politique habituelle de M. Badgley, si seulement elle en a différé.

Il est à présumer que le parti qui a cru pouvoir honnêtement de la race canadienne-française, hésitant avant de recourir une autre fois à un expédient de ce genre. Le même parti apprend encore que le candidat ministériel, M. Young, n'avait pas besoin d'employer la violence pour arriver au succès, et qu'on lui avait prêté bien gratuitement cette intention.

L'état fourni ce matin par le Montreal est le suivant: M. Young 1375 La Roche 948

Table with 2 columns: Name and Number of Votes. Includes Badgley (1305), Devins (931), Papineau (1228).

VALLE DE QUEBEC.—MM. O. Stuart et H. Dubord y ont été élus le premier 366 voix de majorité, le second à 60 seulement. Tous deux ont dit qu'ils appoueraient le ministère. Cette élection ne s'est terminée sans quelques rixes, et la force armée a dû intervenir. Comte d'Orvonn—M. Hincks y a été élu.

Les natifs et les originaires d'Ecosse chômeraient lundi avec un certain apparat leur fête patronale de la Saint-André. A l'issue de l'office religieux célébré dans leur église, ils se rendirent processionnellement, comme ils étaient venus, à l'hôtel St. Laurent où, le soir du même jour, un splendide banquet les réunissait et termina fort agréablement pour eux cette solennité commémorative.

J. M. Desjardins, éc., a été admis lundi membre du barreau après un long examen subi avec honneur devant le conseil du barreau de ce district.

Paris Canada.

On a constaté par une enquête tenue à Toronto le 28 novembre sur le cadavre de Jane Carlin, que cette malheureuse était morte des suites de l'usage immodéré des boissons fortes combiné avec les intempéries de l'air et la privation de nourriture. Elle et son mari avaient été six jours dans un état complet d'ivresse et sans prendre aucun aliment.

Le Dr. Scott, médecin en chef de l'Asile des Aliénés de Toronto, ayant inutilement le corps de l'un des patients confiés à ses soins, après le décès, a encouru pour ce fait la censure des commissaires de l'établissement qui ont déclaré à la majorité d'être eux que le Dr. Scott avait agi en ce cas "sans retenue et sans jugement." Il s'en est peu fallu qu'on ne l'ait limé de sa charge.

Un jeune garçon, Peter J. Goolwin, étant à la pêche sur une île près de Toronto, a été tué d'un coup de feu que lui tira accidentellement son frère, qui ne l'avait pas aperçu à cause des ténèbres d'une nuit très noire. Le jury du coroner a rapporté un verdict de "mort accidentelle."

NOUVELLES DE L'ETRANGER.

FRANCE.

On écrit de Rouen: "Mercredi 5 novembre, à Notre-Dame de Bon-Secours, après Rouen, une assistance pieuse se pressait au pied de l'autel de la très sainte Vierge. Le digne curé de cette admirable église avait fait appel aux âmes chrétiennes pour offrir, dans ce sanctuaire vénéré, un sacrifice si digne de réparation et un tribut de ferventes prières à l'honneur de l'auguste Mère du divin Rédempteur, dont l'effigie de nit être, ce jour-là même, livrée, en Angleterre, aux outrages d'une populace insoumise. L'autel, récemment décoré de riches et d'élégantes peintures, resplendissait de lumières. Avant de commencer le saint-sacrifice, le pieux curé se tourna vers le peuple et lui rappela, en quelques paroles brûlantes de foi, le motif de cette réunion: il fallait prévenir, par de ferventes hommages, les grondures du peuple anglais. Mais n'oublions pas surtout, ajouta-t-il, que ces malheureux sont pour nous des frères, des frères égarés dont il faut ardemment solliciter le repentir et le retour. Et ces hautaines fureurs, qui ne prouvent que l'impuissance et l'aveuglement de ceux qui les emploient, seront infailliblement le signal de conversions plus multipliées encore et plus consolantes.

"Le saint sacrifice, accompagné de communions nombreuses, fut ensuite célébré au milieu d'un profond recueillement et des religieux cantiques chantés par les jeunes filles et les jeunes garçons de la paroisse. Que l'annonce de ces touchants cérémonies, qui se répéteront sans doute partout où il y a des sanctuaires consacrés à Marie, aille donc consoler nos

qui Dieu, dans sa bonté, semblerait avoir donné tout ce que la vieillesse a de noble et de respectable.

C'était un étrange spectacle, et Arthur De Savernay, sous cette double ardeur de cheveux blancs, avait un aspect de douce sérénité qui donnait tout-à-coup à cette scène un cachet grave et solennel.

Les étudiants étaient si loin de s'attendre à ce qu'ils venaient de voir, qu'ils ne purent maîtriser cette émotion instinctive qui est au fond de chaque cœur honnête; les paroles railleuses s'éteignirent malgré eux sur leurs lèvres et, obéissant tous trois à la même impulsion magnétique, ils se découvrirent.

Pour la première fois, peut-être, le spectacle qui s'offrait à leur vue frappait leurs pensées insouciantes et venait tout-à-coup leur apprendre ce qu'il y avait de sérieux, de coupable dans l'action dont ils s'approprièrent à faire un jeu et une moquerie.

Le général, M. Vancelay et Arthur De Savernay saluèrent également.

Mathias ne savait quelle contenance tenir; il était hors de son terrain. Son embarras visible pour tous, son trouble, l'émotion étrange qu'il avait ressentie malgré lui et qui le dominait encore, toutes ces impressions inattendues, involontaires, le blessaient dans son amour propre et le rendaient honteux. Aussi fit-il ce qu'on fait toujours en semblable occasion; il se raidit contre lui-même, et, pour couper court à ces fadaïses de son cœur et de sa pensée, pour s'empêcher de réfléchir, il

jeta à terre sa casquette qu'il tenait à la main et ôta son habit.

Auguste et Jules allèrent chercher les armes qu'ils avaient apportées.

—Ce sont des fleurets démontetés, dit le général, je ne les accepte pas. Voici des épées.

Le ton avec lequel ces quelques mots furent prononcés était si grave, que les deux témoins ne répondirent rien au premier moment.

—Cependant, Monsieur, dit Auguste, ce sont nos armes.

— Vos armes, monsieur, reprit le général d'Epernay de la même voix; s'il s'agissait de cette question, je vous ferai observer que tous les droits sont de notre côté, la provocation et l'insulte étant venues du vôtre; ensuite des fleurets démontetés ne sont pas des armes convenables. Voici deux épées, veuillez choisir, ainsi que celui des deux gants d'armes qui vous conviendra.

Auguste prit une des épées et s'en retourna vers Mathias.

Le général s'approcha d'Arthur qui était prêt et attendait, calme et tranquille.

— Mon ami, lui dit-il, j'ai imposé silence à mon cœur, j'ai fait ce que vous m'avez demandé, je n'ai tenté aucune explication.

— Je vous en remercie, général.

— Maintenant, Arthur, en calme et du sang-froid; laissez venir à vous. Défendez-vous mais n'attaquez pas; votre main, ami, est confiance et courage.

Arthur tendit une main au général, l'autre à M. Vancelay et les serra toutes deux sans dire un mot, puis il prit l'épée.

M. Vancelay était pâle. Il ne pouvait détacher sa main de celle d'Arthur.

—La pointe au poignet, murmura à voix basse M. Vancelay.

Le jeune homme lui fit un léger signe de tête affirmatif et fit deux pas en avant.

—A vos ordres, monsieur, dit-il en s'adressant à Mathias.

— Ça y est répliqua celui-ci, en retournant jusqu'à l'épée la manche de sa chemise.

— Monsieur, dit le général entre les deux épées, vous savez que les corps sont défendus, et que l'on ne doit en aucune façon écartier ou toucher l'épée de la main gauche.

— Le main gauche est morte, dit Mathias en se mettant en garde; elle sait bien qu'elle n'a rien à faire ici qu'à regarder.

Auguste et Jules se mirent à gauche et à droite de Mathias; le général et M. Vancelay à la droite et à gauche d'Arthur De Savernay, et le combat commença.

Dès le premier moment, il était facile de voir que l'un avait une grande habitude du fer; l'autre, au contraire, une grande inexpérience. Partie inégale comme cela arrive presque toujours en semblables rencontres.

Mathias était prêt ainsi dire couché sur lui-même, le bras tendu et faisant décrire à son épée des feintes successives. Arthur paraissait au hasard.

Quelques secondes se passèrent, mais le jeune Savernay était d'une nature trop honnête, trop hardie pour accepter ce rôle passif dans lequel il se sentait tout le désavantage. Et puis d'ailleurs, le sentiment d'instinct per-

sonnel vient toujours dans certains moments prendre sa place et dominer toute prévision.

Rester plus longtemps sur la défensive, c'était donner à un adversaire déjà supérieur, le temps de connaître à fond toute sa faiblesse.

Et puis, cette pointe d'épée qui venait sans cesse le menacer et qui déjà plusieurs fois, avait effleuré sa chemise, irritait Arthur. Ses deux témoins, immobiles, étaient attentifs aux moindres mouvements, car le combat durait depuis une minute à peine.

Arthur se redressa tout-à-coup, et cherchant à frapper violemment sur l'épée de Mathias, soit hasard, soit adresse, évita le coup, et tandis que l'épée De Savernay battait l'air dans le vide, il lui présenta à la poitrine la pointe de la sienne.

Ce fut un éclair, un éclair rapide comme la pensée.

Arthur était lancé, confiant dans l'audace de son attaque; aussi le fer de son adversaire devint inévitablement lui traverser la poitrine.

M. Vancelay vit le coup, coup mortel, et par un de ces élans que l'on ne peut réprimer et qui forcent même la volonté, il se précipita assez à temps pour empêcher que l'arme de l'étudiant ne perforât la poitrine d'Arthur, mais pas assez pour l'empêcher de traverser le bras et de déchirer la poitrine, sans toutefois y entrer profondément.

La douleur fut si vive, que l'épée échappa de la main d'Arthur.

Mathias avait jeté la sienne en l'air et s'était élané. Son visage exprimait la plus poignante inquiétude.

— Sarristi, s'écria-t-il sur tous les tons; nom d'un petit baïonnette!... Ça n'est rien, n'est-ce pas! Hein!... vous savez ça mieux que moi, vous autres. Tout ce sang m'effraie; je n'y vois plus.

Le vieux Vancelay serrait Arthur dans ses bras, et l'on voyait dans ses yeux des larmes rouler.

La blessure n'est pas profonde heureusement, dit le général en regardant la poitrine. Mathias était devant Arthur plus pâle que lui.

— Dirigez si l'ancien n'avait pas eu l'idée... répétait-il d'une voix dont l'accent révélait toute l'émotion véritable qu'il ressentait. Merci, merci; donnez-moi votre main....

En voilà une inspiration de la haut!... Je ne sais pas votre nom, mais je vous vote des remerciements manimes.

Toutes ces paroles brusques et succédées se succédaient les unes aux autres avec une volubilité étrange.

Il prit la main d'Arthur. Voilà du propre que j'allais faire; je suis un gredin, un chonquai; quand j'ai un bol de punch dans la tête, je ne vaux pas les quatre fers d'un chien; je chicanerais le bon Dieu en personne, c'est connu, on le sait; mais ce qu'on sait aussi, c'est que je suis un brave garçon et que j'ai bon cœur; quand j'aime, j'aime bien. Arthur, donne moi ta main, dis-moi que je suis un animal, un propre à rien; mais tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas? A la vie, à la mort; tu peux compter sur Mathias.

(A continuer.)